



Mémoires et reconstructions du Liban

Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.)

Nos longues années en tant que filles, de Hyam Yared, ou comment déniaiser l'histoire

Yves Chemla

Résumé | L'œuvre littéraire (poésie, romans) de Hyam Yared, vise en grande partie à faire entendre les paroles que les normes sociales, les habitudes ancrées, les paresse morales et les conformismes souvent abordés par leur ridicule, recouvrent d'une chape de silence. Les êtres sont rendus silencieux et à leur place ce sont des discours contrefaits qui occupent l'espace de l'interlocution. On étudie ici la manière dont les fictions critiques de Hyam Yared visent à rendre lisibles les mutations sensibles et souvent mortifères de la réalité, altérations par lesquelles les êtres sont aliénés aussi bien dans l'espace de leur intimité que plus largement dans la plupart des contextes sociaux. On montre d'abord comment le dispositif est mis en œuvre dans les premiers romans. La narration chez Hyam Yared articule dans la même progression la mémoire et l'histoire au long cours, en particulier dans *Nos longues années en tant que filles* (2020) qui met en place un dispositif en apparence ludique, fondé sur les pratiques érotiques du BDSM (Bondage, Domination, Soumission, Masochisme).

Pour citer cet article : Yves Chemla, « Nos longues années en tant que filles, de Hyam Yared, ou comment déniaiser l'histoire », dans *Interfrancophonies*, « Mémoires et reconstructions du Liban » (Simonetta Valenti, Karl Akiki, Chiara Denti (dir.), n° 16, 2025, pp. 107-120.



Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française, souhaite contribuer au développement des rapports culturels entre les pays francophones et les écrivains qui, à titre individuel, ont choisi le français comme langue d'écriture et de communication. Née de l'idée de Ruggero Campagnoli, en 2003, et dirigée par Anna Paola Soncini Fratta, Interfrancophonies espère – sans exclure une perspective comparatiste, et sans se référer à un quelconque « modèle », linguistique, politique ou économique, colonial ou postcolonial – contribuer à la définition et à l'illustration de l'identité, des problèmes et des interrogations de chacun.

Grâce à une tradition solide de travail en commun et au renouvellement de son comité scientifique international, Interfrancophonies confirme avec cette "nouvelle série" une mission déjà entamée il y a plus d'une décennie ; elle met ainsi à la disposition des chercheurs et des curieux, à travers son nouveau site en libre accès et dans le respect des standards scientifiques internationaux, un organe fondamental de recherche qui se veut aussi un espace de dialogue.

Interfrancophonies paraît une fois par an avec un numéro thématique. Les articles proposés sont évalués en double blind peer review ; n'hésitez pas à consulter la page Consignes aux auteurs ou à écrire à la Rédaction pour tout renseignement supplémentaire.

Directrice émérite co-fondatrice

Anna Paola SONCINI FRATTA (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Directrice

Paola PUCCINI (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Comité de direction

Alessandro COSTANTINI (Università Ca' Foscari – Venezia)

Fernando FUNARI (Università degli Studi di Firenze)

Cristina SCHIAVONE (Università di Macerata)

Francesca TODESCO (Università degli Studi di Udine)

Comité de rédaction

Eleonora MARZI – Rédactrice en chef (Università degli Studi di Chieti-Pescara "G. D'Annunzio")

Silvia BORASO (Università Ca' Foscari – Venezia)

Benedetta DE BONIS (Alma Mater Studiorum – Università di Bologna)

Sara DEL ROSSI (University of Warsaw)

Giorgia LO NIGRO (Università degli Studi di Udine)

Myriam VIEN (Università degli Studi di Firenze)

Francesco VIGNOLI (Università degli Studi di Firenze)

Conseil scientifique international

Michel BENIAMINO; André-Patient BOKIBA ; Ahmed CHENIKI ; Yves CHEMLA ; Jean François DURAND ; Gilles DUPUIS ; Georges FRERIS ; Patricia GODBOUT ; Jean JONASSAINT ; Marc QUAGHEBEUR ; Antoine TSHITUNGU KONGOLO ; Molly LYNCH ; Éric LYSØE ; Daouda MAR ; Catia NANNONI ; Falilou NDIAYE ; Srilata RAVI ; Vidya VENCATESAN ; Josée VINCENT

Mentions légales

© InterFrancophonies 2003 - ISSN 2038-5943

Registré auprès du Tribunal de Bologne n. 7674

Site Web : <http://www.interfrancophonies.org/>

Grafica e Logo: Elena Ceccato

Nos longues années en tant que filles, de Hyam Yared, ou comment dénier l'histoire

YVES CHEMLA

Hyam Yared est née à Beyrouth en 1975. Son enfance et son adolescence se déroulent dans la guerre (1975-1990). Quand son interlocuteur relève qu'elle écrit dans la guerre, voici la précision qu'elle lui apporte :

Moi j'étais dans ma guerre. J'ai été complètement extraite du contexte politique dans mon écriture. N'oubliez pas que je suis d'une famille privilégiée : je n'ai pas eu à me confronter dans la rue à la guerre. Mon écriture était centrée sur ma propre guerre contre les miens¹.

L'auteure rappelle par là qu'elle s'est dé faite très tôt de la gaucherie commune du jugement. On dit d'un faucon qu'il est *niais* quand il est encore au nid et qu'il ne sait pas encore voler. Les portraits de la narratrice des premiers romans en jeune cruche² rappellent que l'auteure a depuis longtemps conscience de l'appel à un delà de l'évidence et de la niaiserie, qui est une façon de ne pas considérer le réel tel qu'il est, mais tel qu'il semble. Assurément, Hyam Yared a entrepris de voler de ses propres ailes, dès ses premiers textes. Dénoncer l'oppression surtout quand elle prend la forme du consentement chez ses victimes revient à s'en déprendre, déjà, comme le rappelle la chercheuse libanaise Nisrine Hajj Chéhade, qui interroge les liens entre oppression des femmes exercées par les mères, violences patriarcales et présence armée sur le sol du Liban, dans le roman *La Malédiction* (2012) : « Ce roman invite le lecteur, à s'interroger sur la situation sociale et politique, qui, même en temps de paix, instaure la violence comme élément indispensable pour l'ordre social et encourage le

¹ Chemla Y., « Parler avec Hyam Yared », 4 novembre 2009, <http://www.ychemla.net/fic_doc/HY_entretien.html>, consulté le 14/2/2024.

² Chemla Y., « Entre mémoire et renoncement : le montage narratif dans les romans de Hyam Yared », *Interculturel*, Alliance Culturelle de Lecce, n°18, 2014.

silence, l'ignorance et l'oubli³ ». De même, Rana Baroud analyse les publications postérieures à l'explosion du port de Beyrouth et déclenchées par l'événement comme une réaction et une analyse de résistance à une forme beyrouthine du syndrome de Stockholm,

renvoyant ainsi à la maladie psychique de la victime qui sympathise avec son bourreau, des 'implosions'⁴ de Yared, phénomène physique mais aussi psychique qui n'est autre que l'aboutissement d'une accumulation de refoulements qui finissent par exploser de l'intérieur, et (...) ce terme renvoie à la maladie mentale dont sont atteintes les personnes n'étant plus capables d'endurer les difficultés et qui finissent par succomber⁵.

La véhémence chez Hyam Yared devient ainsi le vecteur de la déprise : identifier le syndrome, c'est déjà mener l'opération mentale qui vise à s'en défaire, car c'est bien dans ce mouvement que l'écriture fait reposer le *travail* de libération. Ainsi Rana Baroud rapproche deux passages d'*Implosions* dans et par lesquels Hyam Yared rappelle que la fonction de l'écriture est d'accomplir la déprise des stéréotypes. D'abord, il s'agit d'identifier la matrice de la stéréotypie, ici la réitération du mythe libanais de la résilience : « Comment écrire ? Creuser du sens dans un monde sans réponses ? Lutter contre un deuil à double tranchant ? Celui de la souveraineté d'un pays – n'en déplaie à tous ceux qui prêteront au Liban des vertus de phénix – et celui d'une écriture en déficit face au réel⁶ ». A contrario, « c'est cela aussi, écrire : douter même de ce que l'on affirme⁷ ». Le déficit change de signe dans le doute.

L'insoumission semble bien une façon de contrer la réticence dans les textes de Hyam Yared, cette réticence qui assure la confusion entre le réel et ce que la voix majoritaire en raconte. C'est bien cet écart, qui fait courir le risque d'annulation du réel, que conduit l'écriture de Hyam Yared. Le refus de l'autoritarisme, et de l'autorité, fondés sur des postures répressives, la plupart infondées sinon en vertu de traditions archaïques, obligent bien souvent les personnages, essentiellement des femmes, à un ensemble de réactions : soit s'enfermer dans le mutisme, parfois jusqu'à l'aphasie, même si elles sont dévastées par la stupeur ; soit tout au contraire à se déplacer et à se manifester là où on ne veut pas les voir. Les différents romans de l'auteure mettent en scène des personnages féminins qui résistent ainsi à l'absolutisme. De surcroît, la déconsidération des femmes, son organisation dans les

³ Hajj Chehade, N., « Corps de femme, reflet d'une ville détruite dans la malediction de Hyam Yared / 2012 », *BAU Journal – Society, Culture and Human Behavior*, vol. 1, n°7, 2019.

⁴ Yared H., *Implosions*, Paris, Éditions des Équateurs, 2021.

⁵ Baroud R., « Expérience de la souffrance individuelle et collective dans la littérature libanaise d'expression française de l'extrême contemporain », *Études Universitaires en Littérature et Sciences humaines*, n°12, Beyrouth, Université Libanaise, 2022, p. 109 <https://cresh.ul.edu.lb/?page_id=3299> (consulté le 18/4/2025).

⁶ Yared H., *Implosions*, cit., p. 90.

⁷ *Ibid.*, p.75.

« communautés » auto-proclamées comme composantes de la société libanaise, l'autoritarisme récurrent, l'incapacité au décentrement, le recours à la violence, l'éducation réduite à la reproduction littérale de ces exigences, visent à entraver les exigences à la liberté et d'abord à la libération. Cependant, dans l'activité même de la narration et dans son écriture, cette exigence d'insoumission pourrait n'être qu'un paradoxe, ou bien l'équivalent d'un faire-valoir. Comme une apparence qui court le risque de se perdre dans la grandiloquence, définie par le philosophe Clément Rosset comme un discours étranger ou indifférent au réel :

La grandiloquence est fondamentalement une sorte d'accident, un glissement, un dérapage dont l'effet est de rendre le réel par des mots ayant visiblement perdu tout rapport avec lui : un langage manqué à peu près au sens où les psychanalystes, lorsqu'ils évoquent les lapsus ou certains défauts de mémoires, parlent d'actes manqués – un langage manqué en ce sens qu'il manque le réel⁸.

La stupeur peut devenir le moteur de la grandiloquence, par exacerbation de la considération de l'indicible. L'évitement de la grandiloquence, cette dernière souvent associée à la stéréotypie, procède bien souvent d'un déplacement du point de vue, en particulier dans l'écriture.

C'est pourquoi, également, la mise en avant de l'insoumission exige que l'écriture en soit, elle aussi, redevable. Ce serait, *mutatis mutandis*, un avatar de cette « morale de la forme » énoncée par Barthes au sujet de l'écriture, quand elle se défait du double déterminisme de la langue et du style :

Placée au cœur de la problématique littéraire, qui ne commence qu'avec elle, l'écriture est donc essentiellement la morale de la forme, c'est le choix de l'aire sociale au sein de laquelle l'écrivain décide de situer la Nature de son langage⁹.

C'est pourquoi la revendication de l'insoumission, si elle n'est pas aussi un enjeu des pratiques sociales dans l'écriture, risque alors de se retourner, de se détourner, et de se convertir en autoritarisme à l'égard des destinataires possibles. On fait ici l'hypothèse que s'il y a critique sociale, sur les rapports entre le sexe et le genre, sur le politique, celle-ci ne saurait s'achever dans une seule démarche de véridiction, visant à la satisfaction symbolique des lectrices et des lecteurs, voire même de l'écrivain-e. L'insoumission, de notre point de vue, ne serait alors qu'une clause déclarative, une forme de mauvaise foi permettant de dresser un voile de bonne conscience. Les exemples ne manquent pas, particulièrement dans les littératures dites de l'engagement, de voir la grandiloquence se substituer à la pratique de l'écriture de vérité.

A contrario, la réticence peut être aussi entendue alors comme une des formes que prend l'écriture qui s'arrête sur le seuil des significations,

⁸ Rosset C., *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p.82.

⁹ Barthes R., *Le Degré zéro de l'écriture* [1993], dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Seuil, 2002, p. 180.

par l'énoncé de paradoxes, de contradictions, par des effets d'attente, par des silences, qui accompagnent la complexification de la composition narrative. L'étude de cette complexification est l'objet de la contribution, consacrée au roman paru en 2020, *Nos longues années en tant que filles*. Il semble bien que cette œuvre de Hyam Yared constitue un tournant dans l'écriture de l'auteure : si les textes précédents mettent en évidence l'oppression exercée sur la personne, il semble bien que ce roman mette en place avant tout une libération qui touche à la fois le corps, le genre, et le politique.

LA COMPOSITION COMPLEXE

Le roman suit un dispositif narratif particulièrement ordonné, d'autant que la situation racontée et décrite oscille entre le loufoque et le raisonnable, comme entre le pudibond et le licencieux.

Le temps de la narration dure quelques heures, le 2 décembre 2017, entre 11h15 et la fin de l'après-midi, vers 18h, mais il concentre dans ce moment au moins cinq temporalités. (1) Arrivant Gare du Nord, à Paris, de Beyrouth via Bruxelles, Victoria Akabal, c'est un pseudonyme, auteure de récits à prédominance érotique, part à Melun en taxi rejoindre son amant, Evan. Mais la circulation devient vite impossible. Elle ne peut se rendre au rendez-vous, à l'heure. La conductrice du taxi, Mélanie, engage la conversation. Leurs échanges déploient alors le récit alterné des existences. Réagissant sur le fait que sa passagère se moque de la marque du féminin pour auteure, la conductrice lui apprend combien ce féminin est essentiel pour elle¹⁰.

Mélanie est en effet en transition, presque à la fin de celle-ci. Il lui reste encore à transformer le pénis. La temporalité de l'histoire va alors se démultiplier. En même temps qu'il y a celle des embouteillages, il y a les échanges de messages entre la narratrice et Evan (2), qui sont engagés dans des jeux érotiques de dominant et de soumise. Le rendez-vous aurait pour objet d'inaugurer une séance de triolisme, mais dont le second homme serait soumis à Victoria. Cette séance devrait à terme lui permettre d'accéder au niveau de dominante, et de disposer d'Evan comme soumis. Avec ces échanges de messages, c'est l'histoire mouvementée des rencontres entre Victoria et Evan qui est racontée, en particulier la première à Marrakech (3). Mélanie n'est pas en reste, qui raconte son enfance (4), le mépris dont fait preuve la grand-mère pour son attitude tenue pour féminine, son corps gracile, avant d'en arriver à son mariage, puis à la décision de devenir elle-même, qui est en elle depuis l'enfance.

Or Victoria est en instance de divorce. Et son téléphone sonne en raison de l'appel récurrent de son avocat, qui lui reproche sa vie dissolue, argument de la partie adverse, et qui rappelle les étapes judiciaires en

¹⁰ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p. 324. En hors texte, on lit : « Pour Magalie sans qui ce roman n'aurait pas existé ».

cours depuis des mois. Elle raconte – monologue intérieur ? Échange avec Mélanie ? - son enfance (5) de fille opprimée par deux frères aînés, qui relaient la cruauté de la mère, puis la cession de son corps et de ses ovaires à Robert, l'époux assigné, et à la famille de ce dernier, sa lente prise de conscience qu'elle peut se détacher de cette oppression, la décision du divorce. Mais mettre fin à cette existence terne, dans laquelle la belle famille, le beau-père surtout, commet des prises de décisions sans lui demander son avis, ne signifie pas la fin de la vie sensuelle. La recherche d'un amant sur *Tinder*, l'application de rencontres réputées sans lendemain, voit Evan et Victoria « exprimer leur intérêt mutuel sur la plateforme¹¹ », en un terme désormais intégré aux parlures quotidiennes, « matcher », et entreprendre une relation suivie, ce qui ne correspond pas aux attentes courantes conformistes.

Ce sont donc ainsi au moins cinq temporalités qui se rencontrent pendant les quelques heures de l'embouteillage monstre, qui empêche la scène érotique mise en scène préalablement de s'accomplir. Ces temporalités différentes ne constituent pas un obstacle à la compréhension du roman, qui se présente comme une mosaïque de 111 chapitres, pour 323 pages. De surcroît, sont intercalés dix-huit chapitres, tous intitulés « Mélanie » et typographiés en italiques, qui sont des monologues du personnage qui raconte son existence, depuis l'enfance. Chaque chapitre dispose de son unité, mais l'ensemble n'est pas réductible à la somme de ceux-ci. Plusieurs axes contribuent à mettre les éléments en perspective.

D'UNE SEXUALITE REPUTEE RECREATIVE, OU DE L'INSOUMISSION A LA RETICENCE

Il est cependant nécessaire de considérer ici, que contrairement aux allégations de la doxa, voire aux désirs avoués des utilisateurs de *Tinder*, qu'une sexualité à empreinte récréative, déclarée sans lendemain, et dont les appariements sont suggérés par des algorithmes, « se construit comme un outil qui permet d'être séduit par des partenaires, mais aussi de se rassurer sur sa capacité à séduire, à plaire et à faire plaisir¹² ». C'est le premier paradoxe que montre l'enquête de la sociologue. Evan, ordonne des jeux et des mises en scènes qui visent à ralentir les processus, et les retarder, dans une visée de séduction, et de domination, ce qui pourrait être interprété comme une sexualité déviante. Le temps, qu'il soit étiré, ralenti, ou au contraire strictement réduit, comme dans le coït initial de Marrakech ou dans l'instruction NTJF, « No Talks Just

¹¹ Sobocinska D., « Scripts d'usage et scripts sexuels au service de la rencontre d'un soir. Analyse de l'utilisation sexuelle de *Fruitit* et *Tinder* chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, vol. 237, n° 1, 2023, p. 93-117, <<https://www-cairn-info.ezproxy.u-paris.fr/revue-reseaux-2023-1-page-93.htm>>, consulté le 20/6/2023.

¹² *Ibid.*, p.112.

Fuck¹³ ». La verdeur de la formulation de cette exigence doit sans doute être entendue également comme une critique de la bienséance conformiste de certaines franges de la société libanaise. On se souvient, par exemple, que le ministre de la Culture du Liban a eu des velléités d'interdiction du film *Barbie*¹⁴, en août 2023, sous le prétexte suivant : le long-métrage « va à l'encontre des valeurs morales et religieuses du Liban, car il encourage la perversion et la transformation des genres tout en appelant au rejet du patriarcat et en ridiculisant le rôle des mères », ce qui semble bien être à l'opposé même des désirs des deux protagonistes du roman¹⁵.

Le temps des jeux sexuels est lui prescrit par le personnage d'Evan qui ordonne, commande, organise un récit d'ébats de nature BDSM¹⁶. Il est ainsi d'abord un maître du temps, selon des modalités qu'il convient d'analyser, pour arriver à donner sens à la libération de Victoria, qui pourtant en a longtemps redemandé de cette sexualité violente souvent, et qui la décale des visées domestiques, procréatrices, par lesquelles sa place est aussi de soumission, en tant qu'épouse et mère reconnue. C'est ainsi que la soumission change alors de signe : désormais, elle est vécue vis à vis d'Evan comme une étape de sa propre libération, puisqu'elle est le produit de sa propre décision, en vue de son plaisir. Le texte décrit par éclat certaines pratiques, utilisant le vocabulaire technique adéquat.

Pourtant, cette réalité communément identifiée par le sens commun, ne l'est pas tant que cela. On se rapprochera ici des analyses de Deleuze¹⁷, reprises par Julie Mazaleigue-Labaste¹⁸. Cette dernière rappelle que la notion de « sado-masochisme » est une erreur, sadisme et masochisme n'étant pas complémentaires. L'inventeur du concept, Krafft-Ebing, a utilisé en 1890 des fictions, de Sade et Masoch, pour caractériser ce qu'il considérait comme une pathologie : « Sadisme comme masochisme ne sauraient être appréhendés hors d'un imaginaire érotique originellement construit dans et par la fiction¹⁹ ». Si le sadisme est acté comme cruauté et effraction des frontières du corps

¹³ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p.11.

¹⁴ *Barbie*, de Greta Gerwig, scénario Noah Baumbach et Greta Gerwig, distribué par Warner Bros. Pictures, 2023, États-Unis et Royaume Uni.

¹⁵ « Le ministre de la Culture par intérim, Mohammad Mortada, avait demandé à la Sûreté générale, par l'intermédiaire du ministère de l'Intérieur, d'interdire le film, qui tourne autour de la poupée américaine populaire Barbie. Voir : *L'Orient — Le Jour*, article de Sally Abou AlJoud, 31 août 2023,

<<https://www.lorientlejour.com/article/1347968/la-sortie-du-film-barbie-au-liban-a-nouveau-reportee-selon-lun-des-cinemas-libanais.html>>, consulté le 9/9/2023.

¹⁶ Pour « Bondage, Domination, Soumission, Masochisme ».

¹⁷ Deleuze, G., *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel* [1967], Paris, Éditions de Minuit, 2007.

¹⁸ Mazaleigue-Labaste, J., « Le dispositif masochiste », *La clinique lacanienne*, 2016, n°28, p. 119-136, <<https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cia.028.0119>>, consulté le 15/8/2023

¹⁹ *Ibid.*, p.122.

et de l'esprit, le masochisme n'est pas caractérisé par le « plaisir dans la douleur »²⁰. Le montage du jeu est autrement complexe :

Le pouvoir de la Maîtresse (ou du Maître) n'est conféré que par sa place dans le dispositif et ne s'exerce qu'au sein de ce dernier : ses effets peuvent, certes, être crûment réels, mais il reste un pouvoir imaginaire. Et si le personnage soumis est dominé, l'individu qui l'incarne, lui, reste le détenteur réel d'un pouvoir tout aussi réel.²¹

Le sadisme, lui, n'est jamais un jeu. Il est un crime.

Ce qui arrive à Evan, dans le regard de Victoria, est comparable au Séverin de *La Vénus à la fourrure*. Humilié, il n'est même plus entendu. L'amant est congédié.

La question du contrat, qui doit relier les parties est un aspect important dans la relation, puisqu'il établit la relation comme jeu entre des adultes, qui demeurent des sujets éthiques, et qui élaborent une structuration imaginaire, dont ils peuvent sortir à tout moment. Mais alors, le retour en arrière est impossible. La fonction obsédante des participants est de parvenir à réduire l'écart entre fantasme et réalité, et les obligations imposées par le dominant sur la soumise : utiliser les jouets sexuels vaginaux et anaux, pratiquer les fustigations, accepter les exigences vestimentaires, les liens. Sur ce dernier point, la pratique du *shibari* est d'une charge érotique avérée, instaurée par une relation de confiance totale entre l'individu attaché et le praticien de l'art ancien et complexe. Dans le roman, ce n'est pas Evan qui attache Victoria, mais un spécialiste, renforçant le caractère libéral (au plan de l'économie, une sous-traitance) de la relation.

Il est alors légitime d'interroger les raisons pour lesquelles Victoria renonce à cette relation, qui l'a emmenée loin de son existence terne et rassise précédente, qui la fait voyager, et qui semble, à beaucoup d'égard, la satisfaire, tant sur le plan de la tendresse amoureuse que sur celui de sa sexualité.

DE LA RETICENCE A L'INSOUMISSION : L'INTERCESSION PAR MELANIE

C'est précisément la parole de Mélanie qui va modifier l'ordonnancement érotique. Cette parole est distribuée dans dix-huit chapitres, dont la typographie en italiques fonctionne comme un signal, par opposition au reste du roman. L'examen de la thématique de chaque chapitre montre que Mélanie a construit progressivement la conscience de sa féminité, souvent à partir de moments existentiels, par lesquels l'affirmation de sa féminité se heurte aux contraintes sociales. Cédric – Mélanie comprend aussi que le sentiment amoureux n'est pas aussi

²⁰ *Ibid.*, p.120.

²¹ *Ibid.*, p.126.

lumineux qu'on le répète à l'envi. Le personnage devient alors pour Victoria un guide vers sa propre intériorité.

Les chapitres « *Mélanie* » semblent ainsi déterminés par l'exigence de vérité intime que l'extérieur ne peut entendre. L'apparente soumission de Mélanie aux autres aurait ainsi constitué un ensemble d'obstacles à cette exigence. Et c'est la force de caractère qui constitue un exemple pour Victoria, mais également une perspective de décentrement.

ENFANCES DE VICTORIA : DEJA L'INTERCESSION

Dans les différents récits de cette dernière, on retrouve des épisodes presque semblables : elle est victime dans son enfance de la haine généralisée à l'égard du genre féminin, par sa mère, ses institutrices, ses frères aînés, qui guettent sans relâche en elle les manifestations sensuelles qui s'éveillent à l'entrée dans l'adolescence. Même si elle rencontre à l'école un personnage de rebelle, Fatima, qui vient quotidiennement, dès lors qu'elle pénètre dans l'école, modifier les perceptions comme la compréhension du monde chez la narratrice. Par ses libertés de ton, de vocabulaire, de pensée, elle ouvre à la narratrice des perspectives nouvelles. Ainsi, pour lui permettre de lire d'autres textes que ceux de la collection Harlequin, elle lui offre un exemplaire illustré de *La Philosophie dans le boudoir*²², qu'elle dédicace ainsi : « C'est la morale qu'il faut perdre avec nos corps si on veut retrouver la raison²³ ». Le sadisme littéraire est ici, les lecteurs s'en souviennent, porté à son comble. Il n'est pas indifférent non plus de rappeler le sous-titre du livre : « Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles ». La plupart des règles sociales communes y sont vilipendées, et c'est l'absolue liberté des libertins qui prévaut, n'hésitant pas à infliger les pires souffrances à celles et ceux qui sont réifiés comme des objets sexuels.

Mais en même temps Fatima est elle aussi maltraitée par sa propre mère. Elle est au centre des diatribes de la mère de la narratrice, qui voue aux gémonies les cultures et références islamiques. C'est même le prisme qu'elle utilise pour considérer la situation libanaise, pendant la guerre et surtout à partir de 1990 et de la signature des accords de Taëf qui mettent fin, formellement aux hostilités, sous l'égide de fait de l'occupation syrienne : « Durant quinze ans de guerre, [les Syriens] joueront les milices les unes contre les autres et diviseront la rue pour devenir seuls maîtres d'un chaos qui règnera bien plus longtemps que ce qu'avait prévu mon père²⁴ ». C'est aussi à partir de ces considérations que le roman bascule dans la mise en cause du politique. Il opère un

²² Sade (de) F., *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux. Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles*, Londres, 1795.

²³ *Ibid.*, p. 144.

²⁴ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p. 183.

brouillage de la vérité, particulièrement de ses modalités conformistes.

ALLUSIONS INQUIÉTANTES

La réticence narrative se manifeste ainsi par ces moments et ces séries plus ou moins parallèles dans les histoires des personnages, et dont l'enjeu est pour Victoria de considérer que la relation avec Evan est assimilable à une prise de pouvoir, comme l'amène peu à peu le texte, avec l'irritation grandissante causée par les *textos* (messages instantanés) du personnage, qui saturent le temps de l'embouteillage. Mais d'autres moments participent également à cette figure de la réticence, par l'inquiétude suscitée, comme par le caractère énigmatique de la scène. Ainsi, dans le récit de Victoria, le départ de Fatima pour des raisons inconnues, ou peu décidables. La comparaison est inquiétante, mais en même temps elle dit aussi, cette comparaison, que le processus n'est pas inconnu : « Fatima était passée de l'état solide à celui de gaz comme un kidnappé dilué dans un baril d'acide²⁵ ».

Une telle comparaison en dit long sur la connaissance des horreurs commises pendant la guerre civile libanaise. Et pourtant, pour la mère de Victoria, ces horreurs vues sont aussi niées, en quelque sorte *invisibilisées*, notamment lors des massacres de Sabra et Chatila²⁶, ou l'évacuation de tel ou tel camp palestinien, allant même remettre en cause tous les processus en cours au Moyen-Orient depuis la création de l'État d'Israël. Quand la fiction proférée est adossée au refus et à l'occultation de l'histoire réelle, elle n'a pas plus de sens qu'un radotage rassurant, du moins c'est ainsi que le commun l'interprète. Ainsi la posture de la mère de Victoria, qui refuse de considérer la réalité et surtout l'ignominie des massacres commis dans les camps palestiniens pendant la guerre civile, à commencer par celui de Tal el-Zaatar, en 1976, ainsi que celui du camp de Chatila en septembre 1982, appelle un commentaire.

Comme le rappelle Sandra Barrère, « le massacre de Sabra et Chatila nous parle d'un sommet dans l'ordre de l'horreur²⁷ ». La chercheuse montre surtout dans sa recherche combien le commentaire des œuvres d'art produites la plupart en commémoration du carnage, fait appel à la complexité et la représentation du réel ne saurait y être aussi sûre qu'on le souhaiterait, sinon à accepter des points de vue univoques. Ainsi, elle rappelle une question essentielle :

dans le cycle vertigineux qui s'enclenche à partir du 13 avril 1975
et n'épargne aucune composante de la société libanaise, est-ce qu'il
n'y a pas une forme d'angélisme, volontiers saturé d'idéologie, et

²⁵ *Ibid.*, p. 151.

²⁶ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p. 176.

²⁷ Barrère S., *Écrire une histoire tue. Le massacre de Sabra et Chatila dans la littérature et l'art*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p.57.

mâtiné de mauvaise conscience postcoloniale, à vouloir isoler un massacre, au mépris de la séquence dans laquelle il s'inscrit ?²⁸

Or c'est bien ce que n'accomplit pas la mère de la narratrice, qui interroge les autres massacres²⁹, comme les conditions de leur communication :

Comme si nous n'avions pas, nous, des victimes. Et d'ailleurs, hein, qui parlera des nôtres ? [...] Parce qu'un Libanais qui tue un Palestinien est évidemment inhospitalier et xénophobe, mais que l'Europe organise le pogrom de ses juifs sans se racheter de ses crimes sur son propre territoire est d'une éthique exemplaire³⁰.

C'est jusqu'à l'événement tenu pour initial qu'elle inscrit dans un ensemble, ce qu'il faut bien entendre :

La Naqba n'est l'apanage de personne. Personne ! Nous aussi comme les Juifs d'Europe, avons eu la nôtre, au même titre que les Tutsis, les Arméniens, les Amérindiens et j'en passe. Les Naqba, il y en a eu plein dans l'Histoire et il y en aura plein d'autres. Qu'on ne vienne pas alors me dire à moi ce qui est rien ou n'est pas. On n'est pas obligé de nous soumettre à une logique de proies et de prédateurs, la souffrance des uns ne devant en rien justifier celle des autres³¹.

Ce qu'avance de façon véhémement le personnage de la mère est bien la sortie de l'illusion de la croyance en l'exceptionnalité d'un « réel » indépassable, et qui laisse coi et silencieux face à lui. On rapproche cet ensemble des propositions de Clément Rosset :

La densité du réel signale au contraire une plénitude de la réalité quotidienne, c'est-à-dire l'unicité d'un monde qui se compose non de doubles mais toujours de singularités originales (même s'il leur arrive de se « ressembler ») et n'a par conséquent de comptes à rendre à aucun modèle, - philosophie du réel, qui voit dans le quotidien et le banal, voire dans la répétition elle-même toute l'originalité du monde³².

La narratrice réalise pourtant, malgré le contre argumentaire de sa mère la jonction entre le « geste commémoratif »³³ et son autonomie, voire son indépendance :

les camps de Sabra et Chatila dont je ne visiterai le mémorial qu'une fois ma procédure de divorce enclenchée, c'est-à-dire vingt

²⁸ *Ibid.*, p.56.

²⁹ Massacre du bus de Beyrouth (1975), massacre de Karantina (1976), massacre de Damour (1976), massacre de Tal el-Zaatar (1976), massacre d'Ehden (1978)...

³⁰ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p. 182.

³¹ *Ibid.*, p.179. On a l'impression que l'auteure attribue à un personnage présenté comme dysfonctionnel une parole qui relève de la sagesse des nations, mais qui serait considérée comme scandaleuse par les tenants des idéologies. Le procédé ici s'apparente à une réticence au carré.

³² Rosset C., *Le Réel. Traité de l'idiotie...*, cit., p. 151.

³³ Barrère S., *Écrire une histoire tue...*, cit., p.26.

ans après le massacre qui s'y est perpétré. 'Annulation... pas divorce', me reprend mon avocat en rappelant que le divorce n'existe pas pour l'Église maronite³⁴.

Le mot de l'avocat est à inscrire dans le registre des omissions, donc des réticences. Mais on comprend alors que la narratrice est bien amenée à acquiescer.

Autre élément inquiétant, la mention faite de ce qu'a vécu la grand-mère de Mélanie, pendant la seconde guerre mondiale : il s'agit d'Yvonne, la femme du grand-père, dont la poitrine opulente a été un objet de désir pour Mélanie :

Je suis restée aussi plate que les plaines belges dont *Coeur glacé* [surnom donné à la grand-mère par Cédric-Mélanie] était originaire. Une vague origine dont il était interdit de parler. Quelque chose de terrible s'y serait passé³⁵.

Le lecteur a appris que le grand-père et elle se sont rencontrés « au milieu d'un paysage de ruines dévasté par les bombardements nazis ». Ses parents ont été tués par un bombardement au mortier³⁶. Le lecteur n'en sait pas plus. De surcroît, ce n'est qu'après le mariage que le grand-père annonce qu'il a une fille de trois ans. Et Yvonne reporte sa « hargne »³⁷ sur le petit garçon qu'était Mélanie. D'autres énigmes sont présentes dans le texte, et qui viennent renforcer cette impression de réticence : c'est au lecteur de prendre en charge les allusions à l'horreur, sans qu'une représentation ne devienne vraiment possible.

LA RELATION DE LECTURE

Ainsi le texte du roman prend en charge de nombreux faits, de nombreuses considérations, autour des questions liées à la guerre, à la domination masculine et patriarcale, à l'oppression des femmes. Mais aussi, il affirme que la libération est possible, dès lors qu'il y a échange et prise de paroles, articulée sur le quotidien le plus banal. Evan installait cette domination par la maîtrise de la culture – qui est aussi une emprise maternelle que la narratrice déjoue en filmant des pénis représentés dans les musées qu'elle est contrainte de visiter, avec une caméra qui servait de moyen de surveillance par ses frères, mais aussi parce qu'il sait articuler les scripts amoureux et ceux d'une sexualité uniquement récréative. Et c'est quand l'emprise de cette dernière est affirmée avec une intensité qui fait fi des conditions de la réalité (les embouteillages), que le système se brouille, devient inopérant. Un court instant, Victoria imagine un retournement cocasse de la mise en scène originale : soumis, Evan devra revêtir un porte-jarretelle. Il serait

³⁴ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p.175.

³⁵ *Ibid.*, p. 155.

³⁶ *Ibid.*, p. 88.

³⁷ *Ibid.*, p. 89.

cravaché dans une cabine d'essayage du BHV³⁸, abandonné à la fermeture du magasin, attaché à un radiateur et Victoria s' imagine écouter sur France Info³⁹ le récit de son arrestation le lendemain. Mais il n'en est rien, et le jeu s'arrête. D'une façon métaphorique, on considère ici qu'entre narrateur omniscient et lectrice soumise, il y a eu inversion : c'est Victoria qui raconte une histoire (qui n'est que) possible. L'ensemble du dispositif semble ainsi fonctionner comme une métaphore de la construction littéraire.

Le texte est saturé de références littéraires, qui manifestent l'amour de la littérature : « l'amour de la littérature nous unissait au fond autant, sinon plus que nos corps...⁴⁰ ». Dans les échanges de *textos*, poésie et littérature tiennent une place éminente. Tous les personnages qui agissent dans le roman ne s'arrêtent pas à des déclarations d'insoumission. Leurs pratiques visent sans cesse à ne pas se défaire de celle-ci, et le moyen choisi est d'en faire le ressort de la narration, car l'écriture est la matière même de ces êtres : « À force d'écrire, on devient ce qu'on pense. Ce qu'on écrit. On prend le genre des mots pour acquis⁴¹ » affirme Victoria. En même temps, il me semble que le dispositif mis en œuvre dans ce roman, dépasse les constats des romans précédents de Hyam Yared, comme

la désappartenance des corps féminins, en particulier l'analogie entre corps féminin et territoire colonisé, dans l'œuvre de Hyam Yared (...). Pris en otage par l'ordre religieux et moral, en particulier par les discours religieux, le corps féminin allégorise, à ses yeux, la situation de désappartenance géopolitique de la région toute entière, en particulier celle du Liban et celle de la Palestine⁴².

Il semble bien que le roman de Hyam Yared sorte de cette emprise interprétative quelque peu mécaniste, justement en recentrant le regard sur la libération de la narratrice, de l'emprise patriarcale comme de celle de son « maître » de jeux, qui devient, dès lors qu'elle installe sa propre liberté, lui-même un objet lointain. De même, la compassion silencieuse à l'égard du sort des Palestiniens, n'empêche pas la réflexion sur les enjeux d'un conflit qui semble pour l'instant indépassable : « lorsque deux mains ou plus convergent avidement vers le même objet, il y a conflit. Lorsque deux peuples convoitent la même terre, il y a conflit⁴³ ».

Il me semble ainsi que dans ce roman, saturé par les références à l'écriture, les lettres, les dossiers, les mots prononcés au téléphone, écrits dans des *textos*, c'est bien cette relation délicate, souvent houleuse, entre tous les partenaires de la communication et les supports, qui est interrogée sans relâche, voire thématisée. C'est ici que l'on

³⁸ Bazar de l'Hôtel de ville, grand magasin proche de la mairie de Paris.

³⁹ Station de radio d'information en continu, du groupe Radio France.

⁴⁰ Yared H., *Nos longues années...*, cit., p.305.

⁴¹ *Ibid.*, p.319.

⁴² Barrère S., *Écrire une histoire tue...*, cit., p.425.

⁴³ *Ibid.*, p. 19. C'est sans doute même ici la notion de « peuple » qui mériterait d'être interrogée.

retrouvera deux écrivains qui ont également questionné ces postures, Farjallah Haïk (1909-1994), qui déconstruit le stéréotype de la fête libanaise dans *L'Envers de Caïn*⁴⁴, rappelant combien celle-ci repose sur l'oppression des démunis, maintenus dans l'opprobre, et chez Laurice Schéhadé (1908 ou 1912-2009) qui dans une langue sans recherche d'effets, presque rassurante, a raconté aussi l'envers de la vie domestique au Liban et ses violence courantes.

De Laurice Shéhadé, on emprunte enfin cette citation, qui participe à l'approche de cette réalité littéraire, faite d'insoumission et de réticence, et qui rend délicat et prudent le travail d'analyse, proposition d'auteure dans laquelle on peut reconnaître le fonctionnement de chaque personnage en rébellion et en apprentissage, et qui, enfin, caractérise cette relation énigmatique entre personnages, autrice, texte et lectrices et lecteurs engagés dans les romans de Hyam Yared : « L'expérience, écrivait Laurice Shéhadé, est une lanterne qui n'éclaire que celui qui l'a allumée »⁴⁵. Le reconnaître c'est bien alors découvrir qu'on accède à la réalité, c'est-à-dire que les histoires dans lesquelles on est pris, est, un moment, dénié.e.

YVES CHEMLA
(Université Paris Cité)

⁴⁴ Haïk F., *L'Envers de Caïn* [1955], Paris, Stock, 1998.

⁴⁵ Schéhadé L., *Les Grandes Horloges et autres récits*, préface de Guy Dumur et repères biographiques d'Albert Dichy, Beyrouth, Éditions Dar An-Nahar, coll. « Patrimoine », 1999, p.161.

BIBLIOGRAPHIE

Baroud R., « Expérience de la souffrance individuelle et collective dans la littérature libanaise d'expression française de l'extrême contemporain », *Études Universitaires en Littérature et Sciences humaines*, n°12, Beyrouth, Université Libanaise, 2022, p. 109, <https://cresh.ul.edu.lb/?page_id=3299>.

Barrère S., *Écrire une histoire tue. Le massacre de Sabra et Chatila dans la littérature et l'art*, Paris, Classiques Garnier, 2022.

Barthes R., *Le Degré zéro de l'écriture* [1993], dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Seuil, 2002.

Chemla Y., « Entre mémoire et renoncement : le montage narratif dans les romans de Hyam Yared », *Interculturel*, Alliance Culturelle de Lecce, n°18, 2014.

Haïk F., *L'Envers de Caïn* [1955], Paris, Stock, 1998.

Hajj Chehade, N., « Corps de femme, reflet d'une ville détruite dans la malediction de Hyam Yared / 2012 », *BAU Journal — Society, Culture and Human Behavior*, vol. 1, n°7, 2019, <<https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol1/iss1/7>>.

Deleuze, G., *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel* [1967], Paris, Éditions de Minuit, 2007.

Mazaleigue-Labaste, J., « Le dispositif masochiste », *La clinique lacanienne*, 2016, n°28, p. 119-136, <<https://doi-org.ezproxy.u-paris.fr/10.3917/cla.028.0119>>.

Rosset C., *Le Réel. Traité de l'idiotie*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

Sade (de) F., *La Philosophie dans le boudoir ou Les Instituteurs immoraux. Dialogues destinés à l'éducation des jeunes demoiselles*, Londres, 1795.

Schéhadé L., *Les Grandes Horloges et autres récits*, préface de Guy Dumur et repères biographiques d'Albert Dichy, Beyrouth, Éditions Dar An-Nahar, coll. « Patrimoine », 1999.

Sobocinska D., « Scripts d'usage et scripts sexuels au service de la rencontre d'un soir. Analyse de l'utilisation sexuelle de *Fruit* et *Tinder* chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, vol. 237, n° 1, 2023, p. 93-117, <<https://www-cairn-info.ezproxy.u-paris.fr/revue-reseaux-2023-1-page-93.htm>>.

Yared H., *Nos longues années en tant que filles*, Paris, Flammarion, 2020.

—, *Implosions*, Paris, Éditions des Équateurs, 2021.